

**JEANNE-MARIE LEPRINCE DE BEAUMONT – Betsi et Laure; La Souris**

---

*Silvio Somer e Yéo N'gana*

Número 01, maio de 2018

URL: [www.revista-acacia.com.br/2018/01/jeanne-marie-leprince-de-beaumont](http://www.revista-acacia.com.br/2018/01/jeanne-marie-leprince-de-beaumont)

[www.revista-acacia.com.br](http://www.revista-acacia.com.br)

ACÁCIA



**Como citar esta tradução**

BEAUMONT, Jeanne-Marie Leprince de. Betsi et Laure; La souris. Tradução, prefácio e notas: Silvio Somer e Yéo N'gana. **Acácia - revista de tradução**, Florianópolis, v. 1, n. 1, p. 58-82, 2018. ISSN 2595-3915. Disponível em: <<http://www.revista-acacia.com.br/2018/01/jeanne-marie-leprince-de-beaumont>>.



1. Destacamos que esta minibiografia é o trabalho de Aida Carla Rangel de Sousa e Marie-Hélène C. Torres, e foi publicada em março de 2017 em Mnemósine: Antologia de Escritoras Francesas do Século XVIII.

### Sobre a autora

Escritora, jornalista e educadora, Jeanne-Marie Leprince de Beaumont<sup>1</sup> foi uma das autoras mais lidas de seu tempo. Publicou cerca de 70 títulos, desde contos, fábulas e poesia, até cartas, artigos de crítica literária e outros escritos de vulgarização científica. Porém, ficou conhecida pela versão didática e adaptada do conto de fadas *A Bela e a Fera*, publicado em Londres em 1757. Por esta razão, destacou-se como uma das precursoras da literatura destinada ao público infantil na França. Além disso, foi também pioneira ao fundar e dirigir uma publicação periódica, chamada *Le Nouveau Magasin Français* (1750-1752), dedicada exclusivamente ao público feminino.

### Sobre os textos

Os dois contos aqui traduzidos foram extraídos do livro intitulado *CONTES MORAUX, POUR L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE*, escrito por Madame LE PRINCE DE BEAUMONT. São trechos das suas inúmeras obras e tornados públicos pela primeira vez no quadro do livro susmencionado. Mas esta seleção faz parte do segundo tomo e foi publicada em Paris pela Editora BARBA, situada em *Palais du Tribunal*, galeria atrás do *Théâtre Français*, em 1806.

### Sobre os tradutores

Yéo N'gana está preparando um doutorado em Estudos de Tradução. Possui uma Graduação em Letras (Português) pela Universidade Félix Houphouët Boigny (UFHB - 2010) e um Mestrado em Letras (Sociolinguística) pela Universidade Félix Houphouët Boigny (UFHB - 2014). Membro do Núcleo de pesquisa em História da Tradução (CNPq/UFSC). Silvio Somer é estudante de doutorado no programa de Pós-Graduação em Estudos da Tradução, da UFSC, e tem como principal língua de pesquisa o latim.

## BETSI ET LAURE

Il y avait une fois un fermier qui avait été très riche, et qui était devenu bien pauvre. Il avait deux filles nommées Betsi et Laure. Betsi qui était l'aînée était parfaitement belle ; mais elle était fière de sa beauté : elle l'aimait qu'elle, et par conséquent elle était dure aux pauvres et n'avait aucune complaisance pour les autres. Elle n'aimait pas non plus à travailler, crainte de gâter ses mains, et elle n'allait jamais dans les champs que quand son père le lui avait commandé vingt fois, parce qu'elle disait que cela lui hâlerait le teint. Sa cadette, Laure, avait été fort jolie avant la petite vérole; mais cette maladie l'avait gâtée sans l'affliger, parce qu'elle n'était pas attachée à sa beauté. Elle était aimée de tout le voisinage, parce qu'elle cherchait à obliger tout le monde; et, bien souvent, elle s'ôtait le pain de la bouche pour le donner aux pauvres. Quoique sa sœur aînée ne l'aimât point, elle cherchait toutes les occasions de lui faire plaisir et se chargeait volontiers de tout l'ouvrage de la maison, pour lui en épargner la peine.

Un jour que les deux sœurs étaient occupées à traire les vaches, un gentilhomme qui était fort riche, passa par-là, et fut charmé de la beauté de l'aînée. Il lui fit quelques questions; et, trouvant qu'elle avait de l'esprit, il en devint éperdument amoureux. Betsi fut charmée de cette rencontre, parce qu'en épousant ce gentilhomme, elle pensait qu'elle viendrait demeurer à la ville où elle se divertirait beaucoup. Le gentilhomme lui demanda quelle était cette fille si l'aide qui s'était retirée aussitôt qu'elle avait paru (car Laure pensait qu'il n'était pas honnête à une fille de s'amuser avec ces beaux messieurs de la ville, qui ne cherchent qu'à tromper les villageoises) ? c'est ma sœur, lui répondit Betsi. C'est une pauvre imbécile qui n'est propre qu'au tracas de la campagne ; pour moi, je m'y ennuie à mourir; on n'y trouve que des gens grossiers, et je pleure de regret

tous les jours de n'être pas née à la cour. Vous êtes trop belle pour rester ici, lui dit le gentilhomme; je vais mettre ordre à quelques affaires ; et, si vous m'aimez, je viendrai vous demander en mariage à votre père. Betsi pensa mourir de joie à cette proposition, et assura ce gentilhomme qu'elle l'aimait à la folie. Cependant le fermier s'impatientait de ce que sa fille aînée ne revenait pas, et jurait qu'il voulait la battre quand elle reviendrait. Laure s'échappa de la maison, et vint lui dire que son père était fort en colère. Dans le moment une pauvre femme qui avait trois petits enfans, s'approcha des deux sœurs, et leur dit qu'il y avait vingt-quatre heures que ses trois pauvres enfans n'avaient mangé, et qu'elle les conjurait de lui donner quelque chose. Passez votre chemin, lui dit l'aînée; on ne voit que des gueux qui ne laissent pas un moment de repos aux gens. Doucement ma sœur, lui dit Laure ; si vous ne voulez rien donner à cette femme, ne la maltraitez pas. En même tems, elle tira un schelling de sa poche (c'était tout ce qu'elle avait dans ce monde), et le donna à cette femme. Betsi se moqua d'elle, et lui dit : vous êtes bien stupide; il y a trois mois que vous amassez ce schelling pour aller aux marionnettes, et vous le donnée à cette misérable? Je puis me passer des marionnettes, dit Laure, et cette femme ne peut se passer de pain pour ses enfans. Vous êtes une sottise de la croire, lui dit Betsi; peut-être a-t-elle plus d'argent que vous, et qu'elle se divertira avec votre schelling. Cela pourrait bien arriver, dit Laure ; mais, comme il se pourrait faire aussi qu'elle eût dit la vérité, j'aime mieux m'exposer à être trompée, que d'être barbare.

Le gentilhomme écoutait cela avec attention, et il dit aux deux sœurs: Ne disputez plus, mes belles filles, voilà chacune quatre guinées; vous pourrez aller aux marionnettes tant que vous voudrez. Je vous suis bien obligée, dit Laure en faisant une grande révérence ; cependant, comme je n'ai pas besoin d'argent, permettez-moi de ne pas prendre le vôtre ; une fille sage ne doit jamais rien recevoir des hommes : si

pourtant vous avez tant d'envie de me faire un présent, parce que vous êtes généreux, donnez cet or à cette pauvre femme; je vous en aurai autant d'obligation que si vous me l'aviez donné à moi-même. En finissant ces mots, elle s'en alla. Gardez-vous-en bien, dit Betsi; je vous avais bien dit que ma sœur était une sottie. Qui a jamais vu donner quatre guinées à une telle femme, pendant que nous avons mille choses à acheter? Tenez, monsieur, donnez-moi cet argent que ma sœur refuse, et je donnerai mon schelling à cette femme.

Le gentilhomme lui dit: Vous aurez les huit guinées; mais cela ne m'empêchera pas d'en donner quatre; elles sont à votre sœur, puisque je lui en avais fait présent ; elle a été la maîtresse d'en disposer selon son goût.

Quand Betsi fut partie, le gentilhomme fit de grandes réflexions : Mon Dieu ! disait-il, pourquoi la cadette n'a-t-elle pas le visage de l'aînée ? ou pourquoi l'aînée n'a-t-elle pas le caractère de la cadette ? Après tout, c'est une folie d'épouser un visage; on doit se marier avec un caractère, cela reste. Si j'épousais Betsi, et qu'elle eût la petite vérole le lendemain de ses noces, il ne me resterait, rien du tout.

Cependant, Betsi courut vite dire à son père qu'elle allait devenir une grande dame, puisqu'un lord lui avait promis de l'épouser. D'abord son père se moqua d'elle ; mais ayant vu les guinées, et sachant que ce seigneur devait revenir le lendemain, il ne savait plus que penser. Betsi courut vite acheter des rubans, des dentelles, et employa toutes les ouvrières du village après elle. Le soir elle se para, et fut aux marionnettes; car elle n'attendait son amant que le lendemain, et ne voulait pas perdre une occasion de s'amuser. Pendant ce tems, ce gentilhomme ne savait à quoi se déterminer. Les manières de Betsi lui paraissaient hardies; il voyait qu'elle avait le cœur dur, intéressé; et pourtant elle était si belle qu'il ne pouvait s'empêcher de l'excuser. Elle

n'a souhaité avoir de l'argent que pour s'habiller mieux, afin de me plaire, disait-il; car elle m'aime passionnément; je l'ai vu dans ses yeux. Ce gentilhomme avait un valet, garçon d'esprit, et qui levait les épaules de pitié, d'entendre son maître parler ainsi tout seul. Qu'as-tu à rire, lui dit le lord? J'ai plus envie de pleurer que de rire, lui dit ce valet; vous croyez que cette petite pécore vous aime, et moi je vous dis qu'elle n'aime que votre argent. Prêtez-moi votre plus bel habit, je lui dirai que je suis un duc, et, quoique je sois laid comme un monstre, je suis sûr qu'elle aimera mieux m'épouser que vous. Je le veux bien, dit le maître; il n'y a que trois milles d'ici à mon château: prends cet habit brodé d'or, que j'avais le jour de la naissance du roi, et reviens me trouver: je t'attendrai dans cette caverne.

Pendant que l'on préparait cette mascarade, la pauvre Laure était dans une grande peine. Elle avait trouvé le gentilhomme fort aimable, et elle l'aimait déjà malgré elle, lorsque sa sœur lui apprit, en la grondant bien fort, l'acte de générosité qu'elle avait fait. Vraiment, lui dit-elle, vous êtes bien plaisante d'être généreuse du bien d'autrui: ces quatre guinées que mon amant a données à cette femme, je ne vous les pardonnerai jamais. Cette connaissance de la charité du gentilhomme acheva de gagner le cœur de Laure ; et, comme elle avait peur de faire connaître à cet homme qu'elle avait de l'inclination pour lui, elle résolut de ne pas se trouver à la maison quand il reviendrait. Elle fut bien attrapée quand elle le vit arriver le soir, et voulait se retirer. Le gentilhomme était seul, parce que son valet, ayant appris que Betsi était aux marionnettes, y était allé dans le carrosse de son maître. Le gentilhomme pria le fermier d'ordonner à Laure de lui tenir compagnie, en attendant que sa sœur fût revenue, et elle fut obligée d'obéir à son père. Il la pria de lui dire les défauts de sa sœur ; et Laure, au lieu de profiter de cette occasion pour le dégoûter de Betsi, lui dit au contraire tout le bien qu'elle pouvait en dire sans mentir, et s'attacha à excuser ses défauts. Pendant ce temps,

le faux duc jurait à l'orgueilleuse paysanne qu'elle était la plus belle personne du monde, et qu'il se croirait trop heureux si elle voulait devenir duchesse en l'épousant. Betsi, qui n'avait fait semblant d'aimer son premier amant que par ambition et par intérêt, pensa qu'il était plus avantageux d'être duchesse, que simple lady, et dit au duc de nouvelle fabrique qu'il fallait se hâter de la demander à son père, avant qu'un certain gentilhomme de campagne eût fait ses propositions. Le valet la ramena dans le carrosse ; et, quoiqu'il fût très-froid, elle baissa toutes les glaces pour être vue de tous les gens du village. Elle fut fort surprise de trouver son premier amant chez son père ; et, quand il lui reprocha son inconstance, elle lui dit qu'elle s'était moquée de lui, et qu'elle ne l'avait jamais aimé. Je vous laisse ma sœur pour vous consoler, lui dit-elle, en lui riant au nez d'une manière insolente. Vous êtes de bon conseil, lui dit le gentilhomme, et, si elle veut y consentir, je me croirai fort heureux de l'obtenir de son père. Laure baissa les yeux ; ce qui n'empêcha pas le gentilhomme de connaître qu'elle n'était pas fâchée de l'épouser ; et le fermier, ayant ordonné à cette cadette de regarder ce gentilhomme comme un homme qui serait son époux, elle lui fit connaître modestement, qu'elle estimait plus sa personne que ses richesses. On signa le contrat de mariage ; et ensuite le valet, reprenant son habit de livrée, apprit à Betsi qu'il s'était moqué d'elle. Elle en conçut un désespoir qui dura autant que sa vie: car aucun homme ne voulut se charger d'une telle femme, et elle devint vieille et laide, sans pouvoir trouver à se marier; au lieu que sa sœur vécut très-heureuse avec son mari.

## BETSI E LAURA

Era uma vez um fazendeiro que fora riquíssimo e que depois se tornara muito pobre. Ele tinha duas filhas chamadas Betsi e Laura. Betsi, a mais velha, era extremamente linda, mas ela tinha orgulho da sua beleza: ela só gostava de si, portanto mostrava-se dura com os pobres e não tinha piedade de ninguém. Ela nem sequer gostava de trabalhar por medo de danificar sua mãos, e só ia para o campo depois de o pai ter lhe ordenado vinte vezes, porque dizia que isso bronzearia sua pele. Laura, sua irmã mais nova, tinha sido muito bonita antes da varíola; mas essa doença a tinha prejudicado sem afligi-la, pois ela não dava muita importância à sua beleza. Toda a vizinhança gostava dela, pois ela procurava ajudar a todos; ela inclusive deixava muitas vezes de comer o seu pão e dava-o aos pobres. Embora a sua irmã mais velha não a amasse de verdade, ela procurava sempre oportunidades para agradá-la e, por iniciativa própria, cuidava de todos os afazeres da casa para poupá-la daquela labuta.

Um dia, enquanto as duas irmãs estavam ocupadas a ordenhar as vacas, um cavalheiro muito rico passava por lá e ficou encantado pela beleza da irmã mais velha. Ele fez-lhe algumas perguntas e, percebendo que ela era inteligente, apaixonou-se perdidamente por ela. Betsi ficou encantada por esse encontro, porque ela acreditava que, ao casar com este cavalheiro, ele a levaria para morar na cidade onde muito se divertiria. O cavalheiro perguntou quem era a menina tão feia que desapareceu assim que surgiu (pois Laura achava desonesto que uma moça frequentasse esses bonitões da cidade, que só procuram enganar as aldeãs)? É minha irmã, respondeu Betsi. É uma pobre idiota que só serve para a labuta do campo; quanto a mim, aborreço-me terrivelmente aqui; só se vê por aqui pessoas grosseiras, e lamento-me todos os dias de não ter



nascido na corte. A senhorita é linda demais para ficar aqui, disse-lhe o cavalheiro; vou resolver alguns negócios; e, se a senhorita me ama, regressarei para pedi-la em casamento ao seu pai. Betsi quase morreu de alegria pela proposta, e garantiu ao cavalheiro que ela morria de amor por ele. Naquele momento o fazendeiro se impacientava com a demora da sua filha mais velha, e jurava que a espancaria quando ela voltasse. Laura fugiu da casa, e foi avisá-la que o pai estava muito bravo. Ao mesmo tempo, uma pobre mulher que tinha três crianças se aproximou das duas irmãs, e lhes disse que havia vinte quatro horas que seus três pobres filhos não comiam, portanto suplicava que lhe dessem algo para comer. Siga seu caminho, disse a mais velha; sempre se vê mendigos que não deixam um momento de descanso às pessoas. Calma, minha irmã, disse-lhe Laura; se a senhorita não quer dar nada a esta mulher, não a maltrate. Assim, tirou um xelin do seu bolso (era tudo o que ela tinha neste mundo), e deu-o à mulher. Betsi zombou dela, e disse: a senhorita é bem estúpida; faz três meses que guarda esse dinheirinho para poder ver os marionetes, e agora o entrega a essa miserável? Posso ficar sem os marionetes, disse Laura; mas esta mulher não pode ficar sem pão para seus filhos. A senhorita há de ser burra por acreditar nela, disse-lhe Betsi, talvez ela tenha mais dinheiro que a senhorita e que ela se divertirá com seu xelin. Algo assim poderia acontecer, diz Laura; como ela também pode ter dito a verdade. Prefiro deixar-me enganar a ser malvada.

O cavalheiro escutava com atenção, e diz às duas irmãs: não briguem mais, minhas lindas senhoritas, eis para cada uma de vocês quatro guinéus; poderão ver os marionetes tanto quanto quiserem. Sou-lhe grata, diz Laura com grande reverência; no entanto, como não preciso de dinheiro, permita-me recusar o seu; pois uma menina sábia não deve receber nada dos homens: mas, se o senhor por bondade quiser muito me dar um presente, por generosidade, sugiro que dê este ouro a esta pobre mulher. A minha gratidão para com o

senhor continuará tão grande quanto se fosse eu mesma a receber. Após essas palavras, foi-se embora. O senhor não é obrigado a isso, diz Betsi; eu já lhe tinha dito que minha irmã era uma louca. Onde já se viu isso, dar quatro guinéus a uma mulher como esta, enquanto temos tantas coisas a comprar? Olha, senhor, dê-me este dinheiro que minha irmã está recusando, eu darei o meu xelin a essa mulher.

O cavalheiro disse-lhe: a senhorita terá os oito guinéus; mas isso não me impedirá de dar quatro, são propriedade da sua irmã, uma vez que eu lhe tinha dado de presente, portanto ela tem o direito de usá-los como bem quiser.

Quando Betsi foi embora, o cavalheiro mergulhou em profundas reflexões: meu Deus!, dizia ele, porque a mais nova não tem o rosto da mais velha?, ou porque a mais velha não tem o caráter da mais nova? De qualquer forma, seria uma loucura casar com um rosto, deve-se casar com um caráter, isso fica. Se eu casar com Betsi, e ela tiver varíola no dia posterior ao casamento, não me restaria nada.

Entretanto, Betsi correu para informar seu pai que ia se tornar uma grande dama, já que um Lord lhe tinha prometido casar com ela. Primeiro o pai zombou dela, mas ao ver os guinéus, e sabendo que esse Senhor deveria voltar no dia seguinte, não sabia mais o que pensar.

Betsi, sem perder tempo, foi comprar fitas, rendas e, para isso, levou todas as trabalhadoras da aldeia consigo. Ao anoitecer, vestiu-se lindamente e foi aos marionetes; pois, seu amante só chegaria no dia seguinte, e ela não queria perder uma ocasião de se divertir. Naquele momento, o cavalheiro não sabia o que decidir. As maneiras de Betsi lhe pareciam destemidas; ele percebia que ela tinha o coração duro, interesseiro.

No entanto, ela era tão bonita que não podia deixar de relevar. Ela só deseja ter dinheiro para vestir-se melhor, para me seduzir, dizia ele; porque ela me ama fervorosamente, eu vi isso nos olhos dela. O cavalheiro tinha um servo, um rapaz astuto e, que levantava os ombros de pena por ouvir seu mestre falar sozinho deste modo. Por que você tá rindo, disse o Lord? Sinto mais vontade de chorar do que de rir, lhe respondeu o servo; o senhor acha que essa pequena camponesa o ama, e eu lhe digo que ela ama apenas o dinheiro do senhor. Emprésteme seu casaco mais bonito, eu direi para ela que sou um Duque e, não importa que eu seja feio como um monstro, tenho certeza que ela gostaria mais de casar comigo do que com o senhor. Eu aceito, disse-lhe o mestre; estamos a três milhas do meu castelo: tome este casaco bordado de ouro que eu vestia no dia do nascimento do rei, e volte para se encontrar comigo: esperarei por você aqui nesta caverna.

Enquanto se preparava essa farsa, a pobre Laura estava em profunda tristeza. Ela tinha achado o cavalheiro muito amável, e ela já o amava contra a sua vontade. Quando sua irmã soube, repreendeu-a muito pelo seu ato de generosidade. Realmente, disse-lhe, você é uma piada ao ser generosa com o bem de outrem: os quatro guinéus que meu amante deu a essa mulher, nunca lhe perderei por isso. A descoberta da caridade do homem acabou conquistando o coração da Laura, e como ela estava com medo de seu sentimento, por ele, ser revelado, resolveu não estar em casa quando ele voltasse. Assim foi pega tentando se retirar ao avistá-lo chegando. O cavalheiro estava sozinho, pois seu servo, sabendo que Betsi estava vendo os marionetes, resolveu ir lá com a carruagem de seu mestre. O cavalheiro pediu gentilmente ao fazendeiro que ordenasse Laura lhe fizesse companhia, até que sua irmã voltasse, assim ela foi obrigada a obedecer a seu pai. Ele pediu para que ela contasse os defeitos de sua irmã, e Laura, em vez de aproveitar a oportunidade para

fazer o homem desistir da Betsi, fez o contrário. Lhe contou todas as coisas boas que podia dizer sem mentir, e tentando justificar os defeitos da irmã. Enquanto isso, o falso duque jurava à orgulhosa jovem camponesa que ela era a pessoa mais linda do mundo, e que ele se sentiria muito feliz se ela aceitasse se tornar sua duquesa ao se casar com ele. Betsi, que havia fingido amar seu primeiro amante só por ambição e interesse, achou mais vantajoso ser duquesa do que simples Lady, disse ao duque recentemente fabricado que deveria apressar-se para pedir sua mão ao pai dela antes que um certo cavalheiro de campanha fizesse suas proposições. O servo levou-a de volta na carruagem e, apesar do frio que fazia, ela baixou todos os vidros para ser vista por todos os habitantes da aldeia. Ela ficou muito surpresa ao encontrar seu primeiro amante na casa de seu pai. E quando ele se queixou de sua inconstância, ela lhe disse que tinha zombado dele e que nunca o tinha amado. Deixo-lhe minha irmã para consolá-lo, disse ela, sorrindo de uma forma desrespeitosa. A senhorita deu-me um bom conselho, disse o cavalheiro, pois, se ela consentir, farei alegremente tudo o que for necessário para pedi-la ao seu pai. Laura baixou os olhos; mesmo assim, o cavalheiro pôde perceber que ela não repudiava a ideia de se casar com ele; e o fazendeiro, ordenando à caçula que olhasse para o cavalheiro como um homem que seria seu futuro marido, ela deixou claro, se bem que modestamente, que ela o amava mais pela sua pessoa do que pelos seus bens. O contrato de casamento foi assinado; em seguida, o servo, retomando sua roupa de serviçal, informou a Betsi que havia zombado dela. Ela mergulhou num desespero que durou tanto quanto sua vida: pois nenhum homem queria aceitar cuidar de uma mulher como essa. Ela se tornou velha e feia, sem conseguir casar. Durante esse mesmo tempo, sua irmã viveu feliz com seu marido.

## LA SOURIS\*

ou

**Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.**

~ Conte ~

Une souris, parvenue jusqu'à la plus longue vieillesse, se voyant à son dernier moment, assembla sa nombreuse famille, et lui parla en ces termes :

« Mes chers enfans, si quelque chose pouvait m'engager à regretter la vie, ce serait sans doute l'idée des périls où je vous laisse exposés; mais j'aime à me flatter, dans mes derniers momens, de vous trouver dociles à mes conseils. Si vous les suivez, vous pourrez parvenir, comme moi, à l'âge le plus avancé. Pour exciter votre obéissance, je veux vous faire l'histoire de ma vie.» Je suis née dans la maison que nous habitons aujourd'hui; mais j'y ai vu arriver de grands changemens. Au tems où je pris naissance, elle était habitée par une jeune dame anglaise extrêmement riche. Oh ! mes enfans, la maison de cette dame était, un pays de Cocagne, un vrai Pérou pour les pauvres souris. Elle tenait table ouverte, et avait quarante domestiques. Vous sentez qu'ayant un si grand nombre de gens pour la servir, elle ne se donnait pas la peine de veiller sur sa maison. Une femme de charge, un maître d'hôtel, un gros cuisinier étaient chargés d'acheter et de ménager les provisions, et Dieu sait comme ils s'en acquittaient ! Ces trois personnes tiraient un revenu des marchands qui fournissaient la maison, et elles étaient par conséquent intéressées à augmenter la dépense. On mangeait beaucoup; on perdait davantage: ce qui nous procurait l'abondance et la sûreté. Nous

*\* O texto de partida, em francês, mantém as características da época no que se refere à estrutura, pontuação e ao léxico.*

dédaignions les restes de la seconde table, parce que nous pouvions nous nourrir des morceaux les plus délicats qu'on laissait traîner. Deux gros chats, gardiens de la cuisine, nous laissaient en pleine liberté, et passaient dans un doux sommeil les intervalles de leurs abondans repas. Je pourrais vous raconter mille anecdotes dont je fus témoin dans mon enfance: la chambre de la femme de charge avait été mon berceau, et c'était dans ce palais souterrain, qu'elle recevait les hommages de ses subalternes, le plus souvent avec une hauteur désespérante; d'autres fois elle daignait s'humaniser, et payait d'un coup-d'œil gracieux leurs adorations ; mais elle les en récompensait presque toujours: c'était bien la meilleure créature du monde, à cela près de son impertinence. Elle voulait que le visage des domestiques annonçât l'opulence de leur maîtresse, et se prêtait avec humanité à leurs petits besoins: les servantes de cuisine étaient réduites le matin au triste bouillon de gruau, et ne devaient point avoir de thé; mais madame prenait le sien fort, et le renouvelait si souvent, que ces pauvres filles pouvaient encore en tirer une décoction honnête. L'endroit où elle serrait le sucre n'était pas inaccessible, et, quand elle s'apercevait qu'on en avait volé, elle disait en riant: il faut bien que tout le monde vive. Elle poussait sa complaisance, jusqu'à permettre à tout le monde de prendre le thé avec de la crème ; il est vrai qu'on n'osait en mettre une si grande quantité sur le mémoire, de crainte que quelque jour il ne prît fantaisie à Milady de le lire; mais on comptait huit quarts de lait au lieu de quatre, et, par ce moyen, tout se trouvait compensé. Je ne finirais pas, si je voulais faire le récit du dégât prodigieux qui se faisait par cette femme ou par ses complaisantes; mais, par une modération bien rare dans une vieille qui parle du tems passé, je me bornerai à ce que je vous en ai déjà dit ». Ce fut donc sous le gouvernement de cette bonne femme, que je passai les premières années de ma vie; mais, par le plus grand de tous les malheurs, cette heureuse situation disparut comme un beau songe, dont il ne reste qu'un souvenir fâcheux. La maîtresse de la maison qui n'avait pas mesuré sa dépense sur ses revenus, se trouva ruinée; il fallut se

résoudre à aller vivre à la campagne, et la maison qu'elle avait habitée jusqu'alors eut de nouveaux hôtes. Comme je n'avais encore aucune expérience, je regardai ce changement d'un œil sec, et comme une chose qui m'importait peu; je fus bientôt instruite de mon malheur. Notre nouvelle maîtresse avait un train aussi nombreux que la première; cependant sa maison était aussi rangée que si elle n'en eût eu que deux: cette femme, par un renversement de tout ordre, veillait elle-même sur ses affaires, et ne se fiait qu'à elle des détails économiques. Sucre, confitures, et autres choses pareilles, étaient enfermés dans un cabinet dont elle gardait elle-même la clé. Elle savait, à point nommé, ce qui devait se consommer de provisions, et il n'eût pas été possible de la tromper, même dans des bagatelles. Elle voulait que tout eût un air d'aisance, de magnificence, sans vouloir le moindre dégât: bientôt je me vis réduite à vivre des miettes qui tombaient de la table des domestiques: pas un chétif morceau de fromage, pas un bout de chandelle; tout était ramassé, mis à profit. Maudite femme! m'écriais-je, dans ma douleur. Qui croirait, en voyant la profusion des mets qui paraissent sur ta table, qu'il y eût famine chez toi pour un animal à qui il faut si peu de chose pour le nourrir? Je me flattais quelquefois que cela ne durerait pas: je perdis bientôt cette espérance; elle ne dura pas longtemps. Les deux pacifiques chats dont j'ai parlé, n'avaient point abandonné la maison, et faisaient une mine assez triste: je fus curieuse de savoir ce qu'ils pensaient de tout cela, et un soir qu'ils eurent ensemble une conversation assez curieuse, je me mis à l'entrée de mon trou, pour les écouter.

Vous voulez donc abandonner cette maison qui vous a vu naître, disait le plus jeune des chats à son ancien? Eh ! le moyen d'y rester, répondit l'autre d'un air chagrin. Ne voyez-vous pas que, depuis un mois, le jeûne forcé qu'on m'a fait observer ne m'a laissé que la peau et les os? Mais, reprit le plus jeune, ne nous reste-t-il pas une ressource? Quelle que soit la vigilance du cuisinier, je me sens assez d'adresse et de courage

pour vivre d'industrie. D'ailleurs, notre maîtresse est décrépète; sa mort qui ne peut tarder d'arriver changera notre situation. Vain espoir ! s'écria le vieux chat: apprends que notre malheur a conduit, ici une dame allemande, et que, par conséquent, il est sans remède. Les dames de cette nation se croient chargées du soin de leurs maisons; elles choisissent et étudient si bien leurs domestiques, qu'elles y sont rarement trompées. Elles savent leur inspirer l'esprit d'ordre et le cuisinier de celle-ci, instruit par elle depuis dix ans, n'entend pas raillerie sur le vol; la moindre friponnerie coûterait la vie au plus respectable de tous les chats. D'ailleurs, l'âge de notre maîtresse n'apportera pas le plus léger changement dans notre situation. Les maudites allemandes ont la manie d'élever leurs filles dans cet esprit d'économie où on les a élevées elles-mêmes. Ces demoiselles, quelles que riches qu'elles soient, ne croient point se déshonorer, en descendant dans les détails du ménage: on leur siffle sans cesse aux oreilles que, pour soutenir les dépenses convenables à leur rang, sans nuire à personne, il faut retrancher les superflues; qu'il faut mettre les domestiques en situation de ne manquer de rien, et de ne rien perdre, et mille autres maximes gothiques dont elles reviennent rarement, ou pour mieux dire jamais.» Un laquais qui entra dans la cuisine, interrompit la conversation des deux chats qui disparurent le lendemain. Jeune encore, je fis moins de réflexion aux discours de l'ancien qu'à ceux du plus jeune; et, ne pouvant supporter ma situation, je résolus de mettre en œuvre toute mon industrie: pour l'adoucir, je trouvai, après mille efforts, le moyen de m'introduire dans cette chambre où madame serrait ses provisions, et je me dédommageai, par une chère exquise, de la rude abstinence que je faisais depuis quelque tems: le plaisir de la bonne chère fut quelquefois troublé par des réflexions; je jouais gros jeu, et je tremblais que mon vol ne fût aperçu. Je me rassurai pourtant; le passé semblait me répondre du futur: j'avais volé cent fois la femme de charge dont j'ai parlé, sans qu'elle eût daigné prendre les plus petites précautions. Insensée que j'étais! J'ignorais la grande différence qu'il y a entre l'œil de la servante et celui de la maîtresse. J'en fus instruite à



mes dépens. Enhardie par mes premiers succès, je retournai le lendemain dans cette chambre fatale; et le premier objet qui s'offrit à ma vue, fut une machine grillée dans laquelle il y avait un morceau de lard rôti. Attirée par l'odeur, j'entre, je saisis ma proie; mais, ô malheur, que plusieurs années n'ont pu effacer de ma mémoire! A peine eus-je touché le morceau fatal, que la porte de cette machine infernale se ferma sur moi avec, un bruit épouvantable, et m'ôta tout espoir de salut. Combien de fois alors ne maudis-je pas ma gourmandise? Quelles résolutions ne pris-je pas pour l'avenir, si j'avais le bonheur d'échapper à ce danger! Je n'eus pas le tems de faire de longues réflexions: le bruit qu'avait fait la souricière en tombant, attira la maîtresse et j'entendis sortir de sa bouche le terrible arrêt de ma mort! Je fus condamnée à être noyée, et une femme-de-chambre eut ordre d'exécuter cet arrêt. Vous frémissez, mes enfans, rien ne peut plus, ce me semble, m'empêcher de périr! Je me sauvai pourtant par la maladresse de celle à qui ma maîtresse avait remis le soin de sa vengeance. Ce fut alors que, devenue sage par mon expérience, je travaillai à me corriger d'un vice qui avait pensé occasionner ma perte. Je ne sortis plus, sans les plus grandes précautions, et mes courses se bornèrent à la cuisine. Je vous avouerai que la vie frugale à laquelle je me voyais réduite, me parut d'abord pire que le supplice que j'avais vu de si près ; mais l'habitude adoucit ma situation; je m'aperçus même que l'abstinence fortifiait mon tempérament, et je parvins à remercier la fortune de la nécessité où elle m'avait mise de modérer mon appétit et ma sensualité. J'ai vu renouveler trois fois le peuple souricier avec lequel j'habitais. Peu de souris ont rempli la carrière qui leur était destinée par la nature. Les maladies ont moissonné celles qui ont échappé à la vigilance du chat, et aux pièges des maîtres. Mais je sens que je m'affaiblis. Adieu, mes chers enfans; redoutez le funeste cabinet, où la mort est cachée sous des douceurs perfides ; je meurs contente, et j'espère que vous serez dociles à mes conseils. »

A peine cette sage souris eut-elle rendu les derniers soupirs, que sa jeune et sémillante famille se félicita d'être débarrassée de la contrainte où cette vieille radoteuse l'avait assujettie: on se moqua de ses conseils; on traita sa sobriété d'avarice, sa circonspection de lâcheté. On trouva le chemin du cabinet: trois murailles de papier, placées pour la sûreté d'un pot de confiture, furent rompues. On se félicitait déjà d'avoir échappé aux périls dont on avait été menacé, la joie fut courte: un chat, deux souricières furent placées dans le cabinet, et, avant la fin de la semaine, il ne resta pas une souris, de celles qui avaient méprisé l'expérience et les conseils de leur bisaïeule. Nous pouvons conclure de cet exemple: *Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.*

## **A RATA**

**ou**

**As besteiras dos pais não servem para seus filhos.**

**~ Conto ~**

Uma rata, num estado bem avançado da velhice, sentindo-se nas suas últimas horas, juntou sua família numerosa, e falou-lhes nos seguintes termos:

“Meus caros filhos, se houver algo que eu pudesse lamentar da vida, seria, sem dúvida, a ideia dos perigos nos quais deixo vocês expostos; mas eu gosto de iludir-me, nos meus últimos momentos, de que vocês estão sensíveis aos meus conselhos. Se vocês os seguirem, chegarão, como eu, na idade mais avançada. Para estimular sua obediência, vou lhes contar minha história de vida”. Nasci na casa onde vivemos hoje, mas vi acontecer aqui grandes mudanças. Quando nasci, ela era habitada por uma jovem dama inglesa extremamente rica. Oh! Crianças, a casa dessa dama era um país de abundância, um verdadeiro Peru para os pobres ratos. Ela mantinha a mesa sempre posta, e possuía quarenta empregados. Vocês imaginam que tendo um tão grande número de pessoas aos seus serviços, ela não se dava à tarefa de vigiar sua casa. Uma mulher responsável pelos gastos, um mordomo, um cozinheiro gordo estavam encarregados de comprar e gerenciar as provisões, e Deus sabe como cumpriam as tarefas! Essas três pessoas cobravam uma taxa dos comerciantes que forneciam para a casa, e elas tinham, portanto, interesse em aumentar os gastos. Comia-se muito, perdia-se mais ainda: o que nos garantia abundância e segurança. Desprezávamos os restos da

segunda mesa porque podíamos nos alimentar dos pedaços mais delicados que deixavam sobrar. Dois gatos gordos, guardiões da cozinha, nos deixavam em plena liberdade, e passavam num sono agradável os intervalos de suas abundantes refeições. Eu poderia contar-lhes mil anedotas que testemunhei na minha infância: o quarto da mulher responsável pelos gastos fora meu berço e era nesse palácio subterrâneo que ela recebia as homenagens de seus subalternos, na maioria das vezes, com uma arrogância desesperadora; outras vezes, ela até se humanizava, recompensando-lhes, num relance benevolente de olhos<sup>1</sup>, suas adorações, mas ela recompensava-os quase sempre: era a melhor criatura do mundo, apesar de sua impertinência. Ela queria que os rostos dos domésticos expressassem a opulência da sua senhora, e prestava-se com humanidade a suprir suas pequenas necessidades: as servas da cozinha só tinham direito de manhã ao triste caldo de aveia, e não deviam nunca tomar chá; mas *madame* tomava o seu tão forte, renovando-o por vezes, que essas pobres moças podiam ainda extrair disso uma decocção suficiente. O lugar onde ela escondia o açúcar não era inacessível, e, quando se dava conta de que havia sido roubada, dizia rindo: todo mundo precisa viver. Sua complacência levava-a a permitir que todos tomassem o chá com creme; claro que ninguém ousava registrar uma quantidade tão grande no registro de despesas<sup>2</sup>, por medo que ocorra à *MinhaLady*<sup>3</sup> a fantasia de lê-lo, mas contava-se oito quartilhos<sup>4</sup> de leite em vez de quatro, e, dessa forma, era tudo compensado. Eu não terminaria, se quisesse relatar a história dos grandes estragos que esta mulher ou suas complacências causavam; mas por uma moderação bem incomum numa velhinha falando do tempo passado, vou me limitar ao que já falei para vocês. Foi portanto durante o governo dessa mulher que passei os primeiros anos da minha vida, mas, pelo maior de todos os infortúnios, essa situação feliz desapareceu como um lindo sonho, do qual só guardo lembranças amargas. A Senhora da casa que não calculara suas despesas sobre a renda, encontrou-se arruinada, precisou ir viver no campo, e a casa que habitara até então, teve novos

1. No Texto de partida, a expressão é 'coup-d'œil gracieux' que poderia ser traduzido literalmente por **uma olhadela rápida, uma piscadela generosa**. Mas optamos por 'relance' no que a própria expressão 'relance de olhos' traz essa idéia de **olhar rápido** (dicionário Aurélio). Visto o contexto, num relance benevolente de olhos expressa a tal empatia fingida da Senhora que parece até como uma caridade estratégica.

2. A palavra "mémorie" em francês pode remeter, segundo os dicionários CNRTL e Larousse, a algo manuscrito ou impresso relatando a vida ou os eventos aos quais alguém está associado. Visto nesta perspectiva, tratar-se-ia de um caderno onde são registrados todos os gastos da casa.

3. De acordo com o Oxford Dictionary, Milady é o tratamento que os franceses do final do século 18 e começo do século 19 davam às damas de casa e às senhoras, às nobrezas. Seria em inglês **My Lady**. Manteremos essa forma uma vez que a palavra 'Lady' em português desempenha exatamente essa função, isto é, *MinhaLady*.

4. Quarte era uma unidade de medida para líquido no século 18 que continha dois quartilhos. Sendo, 1 quartilho = 0,665 litro.

hóspedes. Já que eu não tinha ainda nenhuma experiência, olhava para essa mudança com os olhos secos, e como se fosse algo que não me interessasse. Tomei rapidamente consciência da minha desgraça. Nossa nova Senhora possuía um modo de vida parecido com a primeira, no entanto sua casa era tão bem arrumada como se ela tivesse duas: esta mulher, por uma inversão total das coisas, cuidava ela mesma dos seus assuntos, e os detalhes dos gastos eram relatados somente a ela. Açúcar, geleias, e coisas parecidas, eram trancadas no seu escritório cuja chave ela mesma guardava. Sabia, exatamente, a quantidade de provisões a ser consumida, e não era possível enganá-la, nem mesmo nas bagatelas. Ela queria que tudo tivesse um ar de abundância, de magnificência, sem querer o menor estrago: logo encontrei-me obrigada a viver com as migalhas que caíam da mesa dos domésticos: nem um franzino pedaço de queijo, nem sequer um cabo de candeia, tudo era recuperado, aproveitado. Maldita mulher! Gritava eu, na minha dor. Quem acreditaria que, na sua casa, vendo a profusão de comida que aparece acima da sua mesa, sofresse de fome um animal que só precisava de tão pouco para se alimentar? Iludia-me por vezes que isso não duraria: perdi logo esta esperança, não demorou muito tempo. Os dois gatos pacíficos dos quais falei não haviam abandonado a casa, e apresentavam uma cara muito triste: eu estava curiosa para saber o que achavam disso tudo e uma tarde, enquanto estavam tendo uma conversa estranha, escondi-me na entrada da minha toca para escutá-los.

O senhor quer abandonar esta casa que o viu nascer? Dizia o mais novo dos gatos ao mais velho. Ah! E como ficar aqui, respondeu o outro com um ar de dor. O senhor não está vendo que, desde um mês, o jejum forçado que me impuseram só deixou-me com pele e ossos? Mas, replicou o mais jovem, não nos resta um recurso? Seja qual for a vigilância do cozinheiro, sinto que possuo muita habilidade e coragem para viver usando astúcias<sup>5</sup>. Aliás, nossa Senhora está decrépita, sua morte não demorará e mudará nossa situação. Vã

5. *Vivre d'industrie significava, literalmente, viver tendo recurso meios indelicados, usar métodos não legais, artimanhas, estratégias. Optamos por 'astúcias' no sentido de malandragem.*

esperança! Gritou o velho gato: saiba que nosso infortúnio trouxe para cá uma dama alemã, e que, por conseguinte, não possui remédio. As damas desta nação se acham obrigadas a cuidar de suas casas; elas escolhem e estudam tão cuidadosamente seus domésticos que raramente lhes ocorre ser enganadas. Elas sabem inspirar-lhes o espírito de ordem; e o cozinheiro desta, instruído por ela há dez anos, não brinca com roubo; a menor marotagem custaria a vida ao mais respeitável de todos os gatos. A propósito, a idade de nossa Senhora não trará mudança nenhuma, por mais leve, à nossa situação. As malditas alemãs têm a mania de criar suas filhas nesse espírito de economia no qual elas também foram criadas. Essas senhoritas, por ricas que sejam, não acreditam, de modo algum, desonrar-se ao se interessarem pelos detalhes do lar: é-lhes ininterruptamente murmurado que, para manter as despesas dignas da sua classe, é preciso, sem prejudicar ninguém, subtrair o desnecessário, garantir que aos domésticos nada falte, e não perder nada, e mil outras máximas góticas que elas retomam raramente, ou, para melhor dizer, nunca. Um laçao, que entrou na cozinha, interrompeu a conversa dos dois gatos que desapareceram no dia seguinte. Jovem ainda, refleti menos sobre as palavras do mais velho do que sobre as do mais jovem, e, não podendo aguentar minha situação, resolvi colocar em prática toda a minha astúcia: para atenuá-la, achei, após mil esforços, o jeito de me introduzir naquele quarto onde a Senhora trancava suas provisões, e me gratifiquei, com uma deliciosa recompensa, da rude abstinência que eu fazia já há algum tempo: o prazer da boa recompensa foi, por vezes, interrompido por reflexões, eu arriscava muito e temia que meu furto fosse descoberto. No entanto, me acalmei; o passado parecia me dar segurança para o futuro: eu furtara cem vezes a mulher das despesas, da qual eu falei, sem que ela tivesse pensado em tomar as menores precauções. Insensata que fui! Eu ignorava a grande diferença entre o olho da serva e o da Senhora. Aprendi às minhas custas. Galardoada pelos meus primeiros sucessos, no dia seguinte regressei àquele quarto fatal e o primeiro objeto que avistei foi uma

máquina a assar que continha um pedaço de toucinho assado. Atraída pelo cheiro, entro, apanho minha caça. Mas, ó azar que os anos tinham apagado da minha memória! Mal havia eu apanhado o pedaço fatal, a porta dessa máquina infernal fechou-se atrás de mim com um ruído insuportável e tirou de mim toda esperança de salvação. Quantas vezes não amaldiçoei minha gula? Quantas resoluções não tomei para meu futuro, caso eu tivesse a felicidade de escapar desse perigo! Não tive tempo de fazer longas reflexões: o ruído que fizera a ratoeira ao cair chamou a atenção da Senhora e ouvi sair da sua boca a terrível sentença da minha morte! Fui condenada a ser afogada e uma faxineira recebeu a ordem de executar essa sentença. Tremeis, meus filhos; não há mais nada, me parece, que possa impedir-me de perecer! No entanto, escapei-me pela falta de jeito daquela que a Senhora escolheu para administrar sua vingança. Foi assim que, tornada sábia pela minha experiência, trabalhei para superar o vício que já tentara causar minha perdição. Não saí mais, sem as maiores precauções, meus assuntos se limitaram à cozinha. Confessarei que a vida frugal à qual encontrava-me obrigada me pareceu primeiro pior que o suplício que eu vira de tão perto, mas o costume aliviou minha situação. Percebi até que a abstinência fortificava meu temperamento e acabei agradecendo ao destino por ter me imposto a necessidade de moderar meu apetite e minha sensualidade. Vi renovar-se três vezes o povo ratoeiro com o qual eu vivia. Poucos ratos cumpriram a carreira a que a natureza os destinara. As doenças ceifaram os que tinham escapado da vigilância do gato e das armadilhas dos mestres. Mas, sinto que me enfraqueço. Adeus, meus caros filhos, tenham medo do funesto escritório onde a morte está escondida sob as pérfidas doçuras. Morro feliz e espero que vocês sejam obedientes aos meus conselhos.

Assim que a rata sábia dera seus últimos suspiros, sua jovem e garbosa família alegrou-se por estar livre da restrição que essa velha chata lhes havia imposto: zombaram de seus conselhos. Acharam que sua

sobriedade era avareza, que sua circunspeção era covardia. Tomaram a direção do escritório: três muralhas de papel, colocadas para a segurança do pote de geleia, foram rompidas. Já se felicitavam por terem escapado dos perigos que os haviam ameaçado. A felicidade foi curta: um gato, junto com duas ratoeiras, foi colocado no escritório, e, antes do fim de semana, não sobrou nenhum rato daqueles que haviam vilipendiado a experiência e os conselhos da sua bisavó. Podemos concluir com este exemplo: *As besteiras dos pais não servem para seus filhos.*



## REFERÊNCIAS

SOUZA, A.C.R. de; TORRES, M-H.C. Mme Le Prince de BEAUMONT. In: **Mnemósine**: Antologia de Escritoras Francesas do Século XVIII, 2017. Disponível em: <<https://mnemosineantologias.com/mme-leprince-de-beaumont/>>.

## DICIONÁRIOS

Aurélio: <<https://dicionariodoaurelio.com/>>

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL): <<http://cnrtl.fr/definition/>>

Michaelis: <<http://michaelis.uol.com.br/>>

Oxford English Dictionary: <<https://en.oxforddictionaries.com/>>

Reverso: <http://context.reverso.net/traducao/frances-portugues/>

Termium Plus: <<http://www.btb.termiumplus.gc.ca/tpv2alpha/alpha-fra.html?lang=fra>>